

Ullung-do

Richard Blin, « Le Matricule des anges,

mai 2014

Écrit directement en français par une coréenne, écrivain et sculpteur, vivant en France, *Ullung-do* est un premier roman doublement attachant. Parce qu'il évoque un sujet tabou et parce qu'il est le premier des cinq volumes d'un ensemble intitulé *Le Roman de la création* et dont une vision de l'adolescent est le pivot. « Situé hors du temps et de la réalité, en perpétuel mouvement, l'adolescent est un espace blanc de l'écriture où se révèlent toutes les vérités de l'amour et de la création. »

Roman qui a la puissance symbolique des récits originaires, *Ullung-do* tient autant de l'histoire d'un enchantement que de l'écoute de ces instances rythmiques de l'être que nous appelons tantôt la chair tantôt l'esprit. Dans un court premier volet, rédigé à la première personne, l'héroïne, une étudiante en philosophie, bien décidée à partir chercher très loin l'essentiel, rapporte l'expérience charnelle et spirituelle qui lui donna le sentiment d'adhérer à la figure vivante de l'univers – « la sensation de me dissoudre dans une union avec un être cosmique » - qu'elle connut, lors d'un coucher de soleil, sur une plage à la pointe extrême-orientale de la Corée.

Dans un second volet, narré lui à la troisième personne, c'est sur un second épisode tout aussi crucial et fondateur de sa jeune vie, qu'elle revient. Il s'est déroulé sur l'île d'Ullung-do où notre étudiante effectuait son stage d'habilitation au professorat. Elle, qui voulait éprouver sa sensibilité et former son esprit au contact d'une réalité vécue dans la chair et le sang, va y rencontrer son premier amour, « une rose bleue dont les épines n'avaient pas même encore poussé ».

Cet amour aussi vrai qu'impossible, Jung Lim l'évoque en s'attachant à la manière dont il entre dans la conscience, grandit au contact de tout ce qui vit et palpite aux confins de l'humain. Au fil d'une écriture qui brasse des gerbes d'émotions subtiles, prégantes, disséminant une beauté qui touche, c'est l'unité quasi musicale des entrailles du vivant qu'elle célèbre.

<http://www.keulmadang.com/blog/ullungdo/>

Ullung-do est une petite île dans la mer de l'Est, face au Japon, à 120 km des côtes coréennes. Elle est voisine d'une autre île que le Japon dispute à la Corée, Dokdo.

Dans le roman, l'île, comme territoire, compte peu. Mais qui a vécu sur une île, quelques jours ou toute une vie, qui a fréquenté des îliens, sait combien cette terre, menacée continuellement de disparaître sous les flots, provoque dans l'esprit un sentiment permanent de perte, incarne un aller sans retour possible, ou encore le trou noir de l'enfer, gardé par des Dieux aux visages hostiles.

Il est parfois possible que la clé d'un roman s'offre au détour d'une phrase à laquelle on ne s'attendait pas, comme surgie trop vite : « *Plutôt que de consacrer sa vie entière, enfermée dans un temple, à s'affranchir des cinq désirs, des sept passions et des trois jougs, elle voulait les vivre pleinement et en faire les matériaux de l'embarcation qui la mènerait à l'univers de la création.* »

Pour s'être appliqués mille fois sans succès cette sentence, nous sommes tentés de nous écrier : « Belle excuse ! » Et puis, lecture faisant, sans que rien ne fasse effort, la phrase, revient, interroge, harcèle. Et nous voilà à devoir comprendre comment le désir du personnage de *Ullung-do*, désir lancinant, portant le masque du désir sexuel, qui semble à lui seul recouvrir toutes les catégories du désir, transforme un personnage, ouvre une voie nouvelle dans sa compréhension du monde, invite à créer là où il lui était demandé de se soumettre. Avec le désir qui vrille le corps, le matériau à transformer s'offre.

Lors de son premier voyage sur l'île, au beau milieu d'un hiver enneigé, elle aura fait une expérience mystique, confrontant spiritualité et sensualité, qui placent le personnage du roman, une jeune professeure-stagiaire aux confins de l'excitation des sens.

Ce qui est en jeu ici et qui appelle l'aventure charnelle qui va suivre, c'est la difficulté à comprendre les travers de l'âme par le seul effet du raisonnement. Nulle question posée à Dieu n'obtient de réponse applicable à la conduite des passions. C'est sur ce trouble que se construisent à la fois l'attente et la possibilité. Le fumier qui rend la terre fertile au surgissement de l'expérience.

Là, devant la mer, le personnage fait l'expérience d'une illumination (du *satori* étions-nous tenté d'écrire) qui paradoxalement conduit à l'émergence du désir et au désir de satisfaire sans condition ce désir naissant : « *J'ai l'impression de toucher la substance même de mon être* ».

Alors qu'elle vit l'expérience d'une fusion avec l'univers, elle en déduit que « *ce qui lui arrive est si clair* » qu'elle ne peut le considérer « *comme un fantasme* », et conclut : « *Devant un phénomène physique si tangible, refuser l'existence de l'au-delà, ne pas reconnaître un autre monde que le nôtre eut été aussi absurde que nier la circulation du sang dans ma chair.* »

Le roman aurait pu s'arrêter là. Dans cette première partie, le personnage a posé les bases de son devenir. Après un premier séjour hivernal sur l'île, elle reviendra en compagnie de collègues, elles aussi stagiaires, et va tomber amoureuse d'un élève âgé de 13 ans. Commence la deuxième partie du roman, avec un changement de narrateur, changement dont on peut interroger le bien-fondé.

La découverte de cette attirance pour le jeune garçon, dans une Corée des années 80/90, placée sous le contrôle de la dictature et d'un confucianisme étroit, ouvre au vertige de l'exaltation. Dans cet état de vide que Dieu ne hante plus, le désir brutal de la matière se confond avec le corps de l'adolescent, métabolisé en projet artistique d'un Sujet en train d'advenir.

Alors que l'on aurait pu croire à l'acmé du roman, paradoxalement cette brève aventure amoureuse et charnelle confère à la surprise éventée. Que peut-il bien arriver (de meilleur ou de pire) après s'être offerte à Dieu, au Cosmos, dans la première partie du roman ? Le jeune adolescent conclut une trilogie de l'impossible. De tabou, le sexe créateur devient totem. C'est peut-être, la seule faiblesse du roman : l'aventure avec l'adolescent se constitue comme l'exemple appliqué de la première partie, une démonstration, en quelque sorte. Ce qui s'énonce sous la forme d'un premier amour est la béance surgie de la forme à travailler. L'angoisse du trop-plein se substitue à l'angoisse du vide. Le jeune adolescent n'incarne plus la transgression car la transgression a eu lieu avant, dans une vie où il n'était pas. Mais s'il n'incarne plus la transgression, il l'a portée, il l'anime, il l'a transformée en matériau à création.

Il faut lire *Ullung-do*, c'est un beau roman, bien écrit, où la force des émotions affronte la puissance créatrice. Le lecteur pourra osciller entre raison et passion, mais toujours en conclura que le désir est éternellement recommencé : il faut vivre.